

LA DARONNE

HANNELORE CAYRE

LA DARONNE

Roman



VOIR DE PRÈS

© 2017, Éditions Métailié, Paris, 2017
© 2017, Voir de près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-901096-64-1
Dépôt légal : septembre 2017

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

À mes enfants

L'argent est le Tout

Mes fraudeurs de parents aimaient viscéralement l'argent. Pas comme une chose inerte qu'on planque dans un coffre ou que l'on possède inscrit sur un compte. Non. Comme un être vivant et intelligent qui peut créer et tuer, qui est doué de la faculté de se reproduire. Comme quelque chose de formidable qui forge les destins. Qui distingue le beau du laid, le loser de celui qui a réussi. L'argent est *le Tout* ; le condensé de tout ce qui s'achète dans un monde où tout est à vendre. Il

est la réponse à toutes les questions. Il est la langue d'avant Babel qui réunit tous les hommes.

Il faut dire qu'ils avaient tout perdu, y compris leur pays. Il ne restait plus rien de la Tunisie française de mon père, rien de la Vienne juive de ma mère. Personne avec qui parler le pataouète ou le yiddish. Pas même des morts dans un cimetière. Rien. Gommé de la carte, comme l'Atlantide. Ainsi avaient-ils uni leur solitude pour aller s'enraciner dans un espace interstitiel entre une autoroute et une forêt afin d'y bâtir la maison dans laquelle j'ai grandi, nommée pompeusement *La Propriété*. Un nom qui conférait à ce bout de terre

sinistre le caractère inviolable et sacré du Droit ; une sorte de réassurance constitutionnelle qu'on ne les foutrait plus jamais dehors. Leur Israël.

Mes parents étaient des métèques, des rastaquouères, des étrangers. *Raus. Une main devant, une main derrière.* Comme tous ceux de leur espèce, ils n'avaient pas eu beaucoup le choix. Se précipiter sur n'importe quel argent, accepter n'importe quelles conditions de travail ou alors magouiller à outrance en s'appuyant sur une communauté de gens comme eux ; ils n'avaient pas réfléchi longtemps.

Mon père était le PDG d'une entreprise de transport routier, la Mondiale, dont la

devise était *Partout, pour tout*. « PDG », un mot qui ne s'emploie plus aujourd'hui pour désigner un métier comme dans *Il fait quoi ton papa ? – Il est PDG...*, mais dans les années 70 ça se disait. Ça allait avec le canard à l'orange, les cols roulés en nylon jaune sur les jupes-culottes et les protège-téléphones fixes en tissu galonné.

Il avait fait fortune en envoyant ses camions vers les pays dits *de merde* dont le nom se termine par *-an* comme le Pakistan, l'Ouzbékistan, l'Azerbaïdjan, l'Iran, etc. Pour postuler à la Mondiale il fallait sortir de prison car, d'après mon père, seul un type qui avait été incarcéré au minimum quinze ans pouvait accepter de rester enfermé dans la cabine de son

camion sur des milliers de kilomètres et défendre son chargement comme s'il s'agissait de sa vie.

Je me vois encore comme si c'était hier en petite robe de velours bleu marine avec mes chaussures vernies Froment-Leroyer, à l'occasion de l'arbre de Noël, entourée de types balafrés tenant dans leurs grosses mains d'étrangleurs de jolis petits paquets colorés. Le personnel administratif de la Mondiale était à l'avenant. Il se composait exclusivement de compatriotes pieds-noirs de mon père, des hommes aussi malhonnêtes que laids. Seule Jacqueline, sa secrétaire personnelle, venait rehausser le tableau. Avec son gros chignon crépé dans lequel elle piquait avec coquetterie un

diadème, cette fille d'un condamné à mort sous l'Épuration avait un air classieux qui lui venait de sa jeunesse à Vichy.

Cette joyeuse équipe infréquentable sur laquelle mon père exerçait un paternalisme romanesque, lui permettait en toute opacité d'acheminer des cargaisons dites *additionnelles* à ses convois. C'est ainsi que le transport de morphine-base avec ses amis corses-pieds-noirs puis d'armes et de munitions avait fait la fortune de la Mondiale et de ses employés royalement payés jusqu'au début des années 80. Pakistan, Iran, Afghanistan, je n'ai pas honte de le dire, mon papa-à-moi a été le Marco Polo des Trente Glorieuses en rouvrant

les voies commerciales entre l'Europe et le Moyen-Orient.

Toute critique de l'implantation de *La Propriété* était vécue par mes parents comme une agression symbolique si bien que nous ne parlions jamais entre nous du moindre aspect négatif de l'endroit : du bruit assourdissant de la route qui nous obligeait à hurler pour nous entendre, de la poussière noire et collante qui s'insinuait partout, des vibrations ébranlant la maison ou de la dangerosité extrême de cette six voies où un acte simple comme rentrer chez soi sans se faire percuter par l'arrière relevait du prodige.

Ma mère ralentissait trois cents mètres avant le portail afin d'aborder le bateau en première, warning allumé, sous un tonnerre de klaxons. Mon père, les rares fois où il était là, pratiquait avec sa Porsche une forme de terrorisme du frein moteur, faisant hurler son V8 en rétrogradant de deux cents à dix à l'heure en quelques mètres, contraignant celui qui avait le malheur de le suivre à des embardées terrifiantes. Quant à moi, évidemment je n'ai jamais eu la moindre visite. Lorsqu'une copine me demandait où j'habitais, je mentais sur mon adresse. De toute façon personne ne m'aurait crue.

Mon imagination d'enfant avait fait de nous des gens à part : *le peuple de la route*.

Cinq faits divers étalés sur trente ans sont venus confirmer cette singularité : en 1978, au numéro 27 un gosse de treize ans avait massacré, avec un outil de jardin, ses deux parents et ses quatre frères et sœurs dans leur sommeil. Lorsqu'on lui a demandé pourquoi, il a répondu qu'il avait besoin de changement. Au 47 dans les années 80 a eu lieu une affaire particulièrement sordide de séquestration d'un vieillard torturé par sa famille. Dix années plus tard, au 12, s'était installée une agence matrimoniale, en fait un réseau de prostitution de filles d'Europe de l'Est. Au 18